

lait retenir Aliette près d'elle, empêcher la promenade habituelle sous le froid et la neige de décembre, elle n'avait qu'à faire l'éloge de Jean de Kermadec, aussitôt Aliette enchérisait. "Oui il était beau, brave, spirituel, généreux, éloquent." Et Berthe ressentait un sentiment d'amère tristesse. Était-ce possible ? la rivalité avait donc naître entre les deux sœurs ; car elle lui tenait. Puisque les années avaient épargné sa beauté, elle accepterait l'amour de Jean.

La sage Berthe rêvait aussi beaucoup depuis le retour de Paris. Ce doux et grand esprit, jusque-là sans cesse occupé des choses éternelles, payait enfin son tribut à l'humaine nature, et tentait peser les passions terrestres. Comment cela était-il venu ? Berthe n'aurait pu le dire ; mais, ce qui était évident, c'est que, depuis le triomphe de Jean, elle aussi aimait le poète avec toute l'ardeur de son âme ; oui, elle aimait comme on n'aime qu'une fois en sa vie. Elle aimait son jeune homme grand élancé, aux formes un peu grêles, qui lui était apparu six années auparavant, mais ce gentilhomme de la noblesse et des lettres, ayant la force et la puissance dans le regard.

Que de longs instants elle passait à contempler la photographie du Jean actuel.

Non, celui-là n'était plus un enfant qui se plaît à être guidé, mais un homme qui réfléchit, qui sait analyser tous les sentiments de l'âme humaine, en trouver tous les ressorts, tous les mobiles, qui comprend le fond de toutes les douleurs ; la raison de toutes les joies. Elle le sentait maintenant supérieur à elle. Les années avaient amené la parité de leurs âmes.

Mme de Biville regarda sa jeune sœur retombée dans sa constante rêverie.

"Aliette, dit-elle, viens ici près de moi... je veux te parler sérieusement."

La jeune fille s'approcha, prit place sur un petit pouf, et son regard, fixé sur celui de Berthe, posa une longue interrogation. La grande sœur réfléchit un instant. Elle souffrait. Elle allait être cruelle ; mais qu'était-ce que le sentiment d'Aliette comparé au sien ?... un sentiment d'enfant... La petite sœur se consolait vite, tandis qu'elle !

Alors d'un accent douloureux, la voix tremblante.

"Ecoute, mon enfant, je t'observe depuis notre retour de Paris. Est-ce que tu pourrais me rien cacher... une pensée unique t'absorbe... pensée folle."

Et comme le jeune visage se teignait de vif incarnat.

"Oui, ma pauvre sœur, tu bâtis un roman : les œuvres de M. Kermadec t'ont vivement impressionnée... mais, ton roman, il faut le déchirer... C'est ton devoir."

Et d'une voix hésitante :  
"Je connais les projets de notre ami ; son avenir est fixé... il est engagé... sa parole est donnée."

Ah ! le coup terrible pour la pauvre Aliette ! Elle ne dit rien pourtant, baissa la tête, puis elle se leva brusquement, et s'en vint appuyer son front contre la vitre ! Elle regardait, sans le voir, le parc dans son dénuement de l'hiver. Il ressemblait à une grande sépia traitée avec un fini merveilleux : tous les chênes détachant sur le ciel leurs branches roussees aux grandes ramures.

Berthe considérait, avec pitié, sa jeune sœur ; mais, après tout, elle ne regrettait pas sa cruauté ; elle était lasse de toujours s'oublier, de toujours s'immoier. Elle voulait aussi sa part de bonheur... le bonheur d'aimer Jean.

"Allons, dit-elle d'une voix fébrile qui vainement s'efforçait de s'adoucir, ne t'attriste pas ainsi. C'est un enfantillage... Connais-tu seulement M. de Kermadec ? Tu l'as vu, durant quelques jours, lorsque tu étais encore une petite fille ; c'est tout. Est-ce qu'une personne raisonnable doit ainsi se monter la tête ?... Tu es trop romanesque, mon enfant ; je devrai, à l'avenir, t'interdire toute lecture entraînant."

Aliette l'écoutait sentant monter l'angoisse ; mais elle avait sa fierté ; elle refoula ses larmes, se raidit contre elle-même, et se jura que personne au monde ne se douterait de sa désillusion.

Alors doucement d'une voix lente qu'elle voulait affermir :

"Tu as raison, dit-elle, je suis peut-être un peu romanesque. Nous, jeunes filles, nous attendons toujours l'arrivée du prince Charmant... mais, vois-tu, au fond, nous savons bien que c'est comme dans les contes de fées... On s'amuse à se conter des histoires, voilà tout."

On s'amuse ! Elle disait ce mot en dévorant ses larmes ; puis, soudainement, elle quitta le salon.

Ah ! on croyait que depuis quinze jours seulement elle songeait à Jean... Oh ! non, toute petite cette pensée lui était venue, qu'un jour elle serait la femme d'un poète, et, peu à peu, cette idée avait grandi à mesure qu'elle grandissait aussi.

Aliette, descendue dans le parc, voulait atteindre le quinconce des cèdres, cette solitude chère où elle se trouverait dans l'ombre. Là, au moins, elle pleurerait sans témoins ; puis,

toutes ses larmes répandues, elle réfléchissait au moyen de faire taire cette voix qui lui parlait bas dès qu'elle était seule ; cette douce voix qu'elle ne voulait plus jamais, jamais écouter, puisque l'avenir de M. de Kermadec était engagé... puisque sa parole était donnée.

Elle marchait vite ; bientôt elle eut atteint les cèdres. Elle s'assit à l'abri de leur épaisse ramure et demeura la tête baissée. Le vent sifflait dans les arbres d'une façon lugubre ; le ciel devenait sombre, cette plainte du vent lui semblait un écho de tout ce qui gémissait en elle.

Était-ce possible que sa sympathie pour M. de Kermadec fût à ce point vivace ? Comment donc était-elle entrée dans son cœur ? Comment y avait-elle grandi ?... Elle ne croyait vraiment pas qu'un sentiment aussi vil se fût emparé d'elle... à son insu... Berthe avait raison : elle était trop romanesque, mais elle deviendrait raisonnable... Elle avait de la volonté, elle saurait bien se vaincre.

La jeune fille s'était levée, quittant le banc rustique ; car, dans ce grand froid de décembre, un frisson l'avait prise. Elle marchait, marchait, se baignant le front dans la bise glacée, et ne voyant pas les nuées qui se formaient au ciel, de gros nuages chargés de grêle ou de neige. Elle avait franchi le parc. Turc la suivait. Il gémissait plaintivement. Il faisait mille tours et semblait dire : "Regarde, regarde, Aliette, comme le ciel est sombre... la tempête se prépare." Mais, donne-t-on la moindre attention aux agitations de la nature quand une bataille a lieu dans un cœur ? Mlle de la Chênaie était toute à son combat moral, et elle se disait :

"Je vaincrai !... je serai forte !..."

Elle suivait un sentier longeant les prairies, et marchait dans l'herbe, chaussée de bottines légères et n'ayant pas pris le soin de jeter sur ses épaules quelque chaud vêtement. Puis, tout à coup, elle tressaillit. La nuée, devenue d'un noir d'encre, était basse et lourde ; une rafale passa sur les collines ; les arbres se courbèrent avec de sinistres craquements ; deux nuages épais se rejoignirent, et, dans la collision, il y eut un brisement. Alors la pluie tomba avec une violence inouïe. En moins d'un instant tous les chemins furent ravagés. C'était un déluge... Et pas une chaumière dans ces parages... Rien

que des champs inondés ou la grève molle, détrompée, glacée ! Aliette sentait le froid la saisir. Une longue distance la séparait encore de la Chênaie, car depuis longtemps elle marchait. Elle aperçut enfin une hutte bâtie par les douaniers, une sorte de trou creusé dans la falaise. La jeune fille s'y blottit en attendant la fin de la tourmente.

Elle faisait rage, cette tourmente ; elle tordait les branches des chênes et jonchait le parc de feuilles mortes, de brindilles sèches ; elle s'engouffrait dans les couloirs du castel, et venait gémir sur la toiture vitrée de la serre où le général, dans la douce chaleur d'un calorifère et dans une atmosphère embaumée de jacinthes, coupait délicatement les fleurs fanées de ses plantes. Il ignorait totalement la folle équipée de sa fille ; et, le sourire aux lèvres, il se réjouissait à la pensée de fleurir, de ces remarquables bruyères blanches et de ces camélias roses, le salon de Mme de Biville.

La jeune femme s'était retirée dans sa chambre. Elle allait et venait en proie à l'agitation. Elle souffrait en songeant à la déception d'Aliette ; mais, à seize ans, on se console si vite ! Avant peu, les partis les plus brillants se présenteraient pour sa petite sœur... La fillette oublierait.

Berthe pâlisait et rougissait tour à tour.

"Oh ! je suis lâche ! balbutiait-elle... Oh ! je suis cruelle..."

Mais elle était vaincue. Elle n'avait plus le courage de tenir ses oreilles closes à tous les appels de la vie, ses yeux fermés à tous les sourires de l'espoir. Elle avait cru son cœur mort, il n'était qu'en léthargie, et, au réveil, il s'était mis à battre éperdument.

Elle marchait toujours à travers la chambre. La grande glace de son armoire lui renvoyait son image. Elle s'arrêta. Comme autrefois, comme au jour où Jean l'avait quittée, elle voulait se rendre un compte exact de sa beauté.

Les années lui avaient-elles été clémentes ?

Elle s'approcha davantage du miroir pour mieux étudier ses traits.

Toujours les cheveux soyeux et bruns s'enroulaient en épais torsades sans qu'il y parût le moindre fil d'argent ; sur le front pas une ride ; au coin de l'œil, pas un pli ; ses yeux conservaient leur douceur pénétrante et ses joues leur fraîcheur.

*A continuer*